

taut pas impérieusement appelé à cette vie politique par un irrésistible désir de s'élever. Non, il aimait le repos. Ses talens n'étaient pas si rares que ce lui fût une obligation de les consacrer à son pays ; il pouvait bien se l'avouer ! enfin, et après tout, créer des usines et faire des lois, il y avait bien la quelque différence ; il en fallait convenir. Et puis, abandonner une si ravissante maison, de si beaux jardins, une vue si magnifique, ses habitudes, ses aises, ses parens, ses amis, ses connaissances, l'air natal, sa mise campagnarde et commode, à quoi ne tient-on pas ? Durant les derniers jours qui précédèrent son départ, il allait visiter tour à tour ses propriétés, ses fermes, et la pensée de s'en séparer pour longtemps devenait un crève-cœur pour lui ; aussi revenait-il de ses courses fatigué, soucieux, sans appétit. Quelle différence avec le temps passé bonDieu ! Quand vint le jour du départ, il se fit une violence extrême pour faire bonne contenance devant ses amis, qui tour à tour le prenaient à part, l'un pour lui recommander à l'oreille quelque affaire, l'autre pour lui donner quelque bon avis politique ; en sorte que le pauvre homme rassurait celui-ci, remerciait celui-là, souriait à tous, quand il se sentait le cœur bien gros et l'œil bien humide. Il parut enfin avec sa femme et ses enfans.

Une fois à Paris, on ne pensa plus tout d'abord qu'à s'y établir magnifiquement. On loua un bel et vaste appartement de la Chaussée-d'Antin ; on se donna deux équipages ; on arrêta un habile cuisinier, on se mit en un mot sur un pied parfaitement distingué. Je vous laisse à penser si M. Morand, arrivant à la chambre dans un confortable coupé, avec des laquais chamarrés, dut produire quelque effet ! Bien au-delà de ses espérances vraiment, car, tandis qu'il ne songeait qu'à soutenir honorablement son titre de législateur, il se vit remarqué, recherché, les ministres lui parlaient, s'informaient de sa santé, les héros de l'Opposition montaient dans sa voiture et se faisaient reconduire par lui. On le venait visiter ; insensiblement on prit l'habitude de se réunir chez lui à dîner, en soirées ; son salon devint salon politique ! Et qu'on ne s'imagine pas que M. Morand se laissât éblouir par l'importance qui lui était acquise. Non, c'était un homme de sens. Il comprenait fort bien le motif de son succès, mais il trouvait naturel que chacun brillât par son beau côté : celui-ci par son éloquence, celui-là par sa fortune. D'ailleurs les affaires ne l'effrayaient point, il aimait à s'en mêler, à y mettre du sien, et il n'était pas encore le plus maladroit. Et puis, s'il lui échappait une bévue, (et à qui n'en échappe-t-il pas ?) on trouvait mille raisons pour l'excuser et lui pardonner. En outre, il avait un habile et puissant auxiliaire en Mme. Morand ; celle-ci était bien ce qu'on appelle dans le monde une femme d'esprit, c'est-à-dire une femme adroite, osée, de dehors, vive à parler, habile à se parer des plumes ramassées en tout lieu ; et cette alliance de l'adresse et du bon sens paraît à bien des insuffisances. M. Morand avait donc tout sujet de satisfaction dans ses débuts politique ! Par malheur, toute médaille a son revers, et M. Morand, comme un simple mortel, devait avoir ses tribulations. Tribulations bien insignifiantes, bien légères en apparence ; mais ne suffit-il pas d'un caillou pour renverser un char de triomphe ! Voici le fait : M. Morand recevait les principales feuilles politiques que ses collègues venaient lire chez lui ; pour égayer la matière, lourde et